



HAL
open science

Pourquoi passionnément européens ?

Denis Guénoun

► **To cite this version:**

Denis Guénoun. Pourquoi passionnément européens ?. *Po&sie [Poésie]*, 2017, 160-161 (2-3), pp.43-48. 10.3917/poesi.160.0043 . hal-04019117

HAL Id: hal-04019117

<https://hal.science/hal-04019117>

Submitted on 8 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Pourquoi *passionnément* européens ?

Denis Guénoun

DANS **POÉSIE** 2017/2 (N° 160-161), PAGES 43 À 48

ÉDITIONS **BELIN**

ISSN 0152-0032

ISBN 9782410009958

DOI 10.3917/poesi.160.0043

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-poesie-2017-2-page-43.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Belin.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Denis Guénoun

Pourquoi *passionnément* européens ?

Derniers textes publiés – Théâtre : *Mai, juin, juillet, théâtre* et *Le Citoyen*, Les Solitaires Intempes-tifs, 2012 ; Théorique : *Livraison et délivrance (Théâtre, politique, philosophie)*, Belin, « L'Extrême contemporain », 2009.

La ville dans laquelle j'ai grandi jusqu'à l'âge de quinze ans, et dont j'évoque ici le souvenir avec tendresse et gratitude, Oran, rassemblait jusqu'au début des années soixante des populations bien différentes. S'y côtoyaient trois grandes langues d'usage : l'arabe, l'espagnol, et le français. Mais, même parmi les habitants qui s'exprimaient surtout ou seulement en français, on distinguait nettement ceux que Pierre Nora devait appeler « les Français d'Algérie »¹, vivant sur cette terre depuis plusieurs générations, et les « Métropolitains », récemment arrivés et souvent promis à un départ tout proche. Certains groupes étaient difficiles à cerner par leur langage : la ville comportait ainsi les restes assez vivants d'un « quartier juif »², dont les habitants parlaient couramment l'arabe, mais aussi le français, et souvent l'espagnol – avec quelques éléments d'hébreu pour les besoins des cultes. Pourtant, malgré cette répartition multiple, la façon de voir la plus répandue opposait, de façon tranchée, deux ensembles considérés comme hétérogènes l'un à l'autre : d'une part, ceux qu'on désignait dans la langue courante comme « les Arabes », et dans la langue officielle comme « les musulmans » (ou, plus tard : les Français de confession musulmane), assignant ainsi leur spécificité à une référence toute religieuse ; et les autres, captés dans une catégorie unique, qu'ils fussent d'origine espagnole, française de métropole, ou juifs d'ascendance locale, et qu'on appelait : « les Européens ». Ce dernier classement était à peu près cohérent pour les familles dont la provenance, proche ou lointaine, se trouvait en Métropole, ou dont les aïeux étaient arrivés d'Espagne. On pouvait y inclure quelques groupes d'origine portugaise, ou encore italienne – ceux-ci moins nombreux à Oran que dans l'Est algérien. Mais, on le sait bien aujourd'hui, cette dénomination (sous laquelle j'ai grandi, et qui était appliquée à ma famille sans états d'âme) se révèle plus complexe s'agissant des Guénoun, des Ben Saïd (nom de ma mère) ou des apparentés, toutes branches issues d'un judaïsme parfaitement autochtone, et dont la présence en Algérie était antérieure à la colonisation française. Pourquoi étions-nous considérés comme « Européens », alors qu'on disait parfois, pour désigner pudiquement les Arabo-musulmans : « les indigènes » – et que, indigènes, nous l'étions autant qu'eux ? Parce que nous étions assimilés, sur les plans linguistique, culturel, vestimentaire, aux pratiques européennes ? Sans doute, mais un bon nombre d'autres Algériens l'étaient aussi. La réponse est plus claire : « Européens », dans notre cas, signifiait par différence que nous n'étions ni musulmans, ni Arabes.

1. P. Nora, *Les Français d'Algérie*, Julliard 1961, rééd. Bourgois 2012.

2. Rues aux noms remarquables : rue d'Austerlitz, rue de Wagram, rue de la Révolution – et plus familièrement : rue des juifs.

La notion d'Europe, dans son usage moderne, exprime exactement cette séparation. L'acception récente s'est stabilisée autour du xv^e siècle, pour caractériser l'ensemble qui refoulait hors de lui l'Islam, aussi bien au Sud (quand la Méditerranée devenait une frontière religieuse et politique) qu'à l'Est, au moment où la progression des armées turques était interrompue aux portes de Vienne. Bien sûr, le mot et des figures de l'Europe existaient antérieurement, dans des usages divers. Mais c'est à cette période qu'ils en sont venus à désigner, de façon ambiguë et pourtant sédimentée, ce que nous appelons un « continent »¹. L'entité géopolitique qui veut ainsi rêver sa forme, cernée par des limites géographiques au Nord et à l'Ouest, mais dont la circonscription – certes pas « continentale » – est très floue à l'Est et mouvante au Sud, se singularise par la position, depuis lors établie, d'une extériorité entre l'Europe et l'Islam, vu comme religion, comme culture, et comme ensemble politico-linguistique. Or, il est bien clair, contre de fausses évidences obstinées, que cette extériorité n'est pas un fait, mais une représentation construite : l'Islam est une donnée interne à ce que nous appelons aujourd'hui l'Europe, et n'a jamais cessé de l'être. Il s'y est inscrit nativement, par la présence ancienne de la civilisation arabo-musulmane sur les terres dites aujourd'hui européennes, par l'influence déterminante de sa culture dans la constitution du patrimoine (scientifique, philosophique, artistique, juridique) européen. Et, même après la fracture, ce lien très intime s'est perpétué, ou renouvelé, dès la mise en route des projets coloniaux. Donc l'extériorité entre Europe et Islam est une représentation mentale, une image culturelle. Ce qui ne signifie pas que cette figure ne soit pas active, car elle nourrit pour l'Europe le fantasme d'expulsion hors de soi de cette partie de son corps et de son âme. Elle constitue l'imaginaire Européen comme nord-occidental, blanc (mais nombre de musulmans le sont aussi) et chrétien, ou judéo-chrétien (mais cette inclusion du judaïsme dans les sources est récente, et sans doute accentuée par le désir de faire la différence avec le monde islamique).

Or, il se trouve que cette exclusion, qu'on peut appeler refoulement, puisqu'il s'agit d'un rejet au dehors de ce qui travaille au plus profond de l'intimité, est comme contredite, ou balancée, par une autre détermination tout aussi profonde de la notion de l'Europe. Car si la *figure* de l'Europe, sa forme externe, sa carte, se sont dessinées par cette polarisation de l'Islam comme extériorité, et donc par contraction mentale, retrait sur l'identité onirique, en revanche le contenu de la culture de l'Europe, ou de l'Europe comme culture, s'est toujours développé en direction exactement inverse de ce repli. Dans les sciences, les théories ou les arts, la culture européenne n'a cessé d'explorer les voies de l'universalité terrienne, humaine, et au-delà. Ni la philosophie grecque, ni le théâtre élisabéthain ou espagnol, ni la littérature française classique, ni la musique allemande – on pourrait multiplier les exemples à l'infini – n'ont prétendu circonscrire une humanité comme européenne. Toutes les inventions de ce que nous appelons l'Europe ont cherché ces aventures expansives, pour le meilleur souvent, plus d'une fois pour le pire, et le plus fréquemment pour le meilleur et le pire mêlés : la culture scientifique et technique, les révolutions médicales, la pensée artistique et littéraire, mais aussi d'autres inventions au statut plus complexe : le capitalisme-monde, la colonisation, l'industrie, la Révolution internationale, la finance globale, l'information sans limites,

1. Ces données sont étudiées dans l'ouvrage auquel je me permets de renvoyer : D. Guénoun, *Hypothèses sur l'Europe*, Circé 2000 (trad. angl. par Ch. Irizarry, *About Europe, Philosophical Hypotheses*, Stanford University Press, 2013).

et même la guerre aux dimensions planétaires, tout ce qu'a pu inventer ou relancer l'Europe a été jeté dans un effort, expansif et intensif, de production d'universalité. Jamais l'Europe n'a pensé le christianisme, l'émancipation, la science, et leurs effets comme des *propriétés* européennes. La figure de l'Europe était le plus souvent absente de leurs mises en jeu. Et si Husserl tente de conceptualiser « l'humanité européenne », c'est pour la définir comme point de transfert, à travers l'Europe, d'une visée universelle de l'humain¹. Certes, on peut dire, et à bon droit, que dans un grand nombre de ces productions culturelles, industrielles ou militaires, l'universalisation cristallisait un européocentrisme et une européo-morphologie. La colonisation, par exemple – mais l'exemple n'est pas mineur –, incarne à la perfection l'usage des figures de l'universel à des fins de domination européiste. Mais le fait, avéré, n'entrave en rien notre constat : si la figure de l'Europe est contractée sur le continent, les dynamiques de l'action européenne sont, par vocation intimes, essentiellement planétaires – et parfois-même au-delà.

On arrive ainsi à une compréhension de l'Europe comme essentiellement contradictoire : toujours, à la fois, (pseudo-)continent et idée de monde, figure identitaire et projet universaliste. Ces points ont été souvent établis². L'Europe est une contradiction, une tension impossible à réduire. Cette nature scelle tout amour de l'Europe comme passion et tourment. Elle se manifeste aujourd'hui plus encore qu'hier. Car la mondialité européenne, le devenir-monde né sur les terres que nous appelons aujourd'hui « Europe », ou qui s'est amplifié dans leur espace, tous ces processus économiques, politiques, scientifiques, techniques ou moraux ont acquis une vitesse d'expansion follement accélérée. C'est un cliché : le capitalisme, la démocratie et ses filles les révolutions émancipatrices, la raison explicative moderne, le machinisme dans ses diverses métastases, la passion de l'égalité universelles, qui ne sont pas des « avoirs » européens mais des dynamiques transcontinentales et transocéaniques, ont trouvé dans le dispositif européen un milieu de fermentation, de croissance et de projection d'une vertigineuse rapidité. Ces élans donnent à notre « monde » ses formes. De sorte que l'Europe ne peut regarder ses acquis, ses productions, son patrimoine, qu'en tant qu'ils font éclater son territoire et son identification figurale. Elle ne cesse d'œuvrer à son dépassement. Aimer l'Europe – sa science, sa musique, ses peintres et poètes, sa productivité, son intelligence – c'est aimer de tout cœur ce qui la fait sortir d'elle-même et la rend caduque. « Nous autres, Européens », sommes universalistes, aujourd'hui plus que jamais : même l'incrimination de l'universalisme comme invention européenne, qui occupe tant de bons esprits, est ardemment portée par un désir d'universalité plus intransigeant que les universaux qu'elle rejette : moins homogène, moins isomorphe, moins plat. Cet anti-universalisme-là (il en est d'autres) est un universalisme intempé- rati et intempérant.

Mais la sémantique et la pratique européennes ne s'y limitent pas. Simultanément, nous voyons s'affirmer un européisme identitaire, figural, patriotique, reposant sur un continentalisme par reterritorialisation : imaginaire, gavé d'autofiction, mais actif. Comme ailleurs, il faut bien le dire : la fiction, c'est la continentalité elle-même, rêve

1. Husserl, « La crise de l'humanité européenne et la philosophie », dite « Conférence de Vienne » (7 mai 1935), in *La Crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*, Tel-Gallimard, 1989.

2. Outre l'ouvrage cité ci-dessus (note 3), on pourra consulter : D. Guénoun, *Après la Révolution* (Belin 2003) et certains écrits réunis dans *Livraison et délivrance* (Belin 2009).

de continence¹. Un recours aussi insistant qu'aveugle au « continent », par exemple en Afrique, affiche aussi, *nolens volens*, une telle patrimonialité identitaire – puisque ce prétendu « continent » rejette hors de lui cet Africain que je suis, né en Afrique (du Nord) et issu de filiations africaines (du Nord) immémoriales. Si l'Afrique était un « continent », j'en serais, convié aux fêtes identitaires. Si je n'en suis pas (pas assez noir, pas assez subsaharien, trop marin, trop porté vers les versants et les navires, trop méditerranéen en un mot) c'est bien qu'elle n'est pas un continent, et la revendication « continentale » est celle d'une fiction terrienne à peine masquée². L'Européisme continental identitaire, qui n'aime de l'Europe que sa figure, sa silhouette, sa rétraction – sa carte, oubliant l'Est, si mouvant, ou en faisant un appendice continental monstrueusement tuméfié – revendique une Europe privée de son histoire : de son mouvement d'ouverture, d'expansion, d'expulsion hors de soi. C'est-à-dire ne revendique l'Europe (continentale) qu'en la vidant de ses poètes, de ses savants et de ses inventeurs. Cette Europe famélique, dont seraient exclus bien sûr Cervantès le presque Arabe, Montaigne l'indifférent, Heine le juif, et mille autres, resterait, avec Wagner et Barrès pour seules colonnes, une maison vide et hantée de fantômes, avec résonateurs greffés. (Alors que l'autre, celle de Hugo et de Goethe, et de mille autres, *veut en elle Wagner et Barrès aussi*). Europe nationaliste, comme la prétendue « nouvelle Europe » hitlérienne, Europe-patrie ou Europe des patries, condamnée à ne se porter et se supporter que comme énorme tumeur d'une seule nation gonflée jusqu'à l'éclatement, et ne tolérant d'autres formes de vie que comme serves, esclaves, slaves essentiellement inférieurs et serviles.

Que le présent de l'Europe se vive sur le mode de cette contradiction exacerbée entre sa culture d'une part, au sens le plus germinatif du mot, agricole et culturel à la fois, universaliste par vocation d'essence, et d'autre part sa figuration rétractrice, exclusive et guerrière, cette dialectique sans résolution trouve à la fois son emblème et son symptôme dans la question de l'appartenance ou de la non-appartenance de la Turquie à l'ensemble européen. Tous les ingrédients du problème y entrent : depuis l'impossible délimitation continentale, pour ce pays, et Istanbul, sa ville symbole, à cheval sur son détroit³, l'hésitation entre Occident et Orient, la lutte (sur les deux bords de la frontière) contre *l'intelligence frontalière*, jusqu'à, *last but not least*, la ridicule et pourtant profonde querelle quant aux racines et leur détermination religieuse.

Comment vivre alors, dans le champ (de mines) que cette tension borde et structure ? Quel sens faire assumer à notre ardeur d'Europe ? Depuis quelques décennies, le temps d'une vie d'adulte, je ressasse cette question – et plus encore depuis que la ferveur européenne a perdu son innocence, c'est à dire maintenant assez longtemps. Une seule voie à mes yeux se présente, un seul chemin de vie : il nous faut espérer, souhaiter, et si nous le pouvons, élaborer, une Europe forte, puissante, architecturée, active et productive, pour que sa force et, au sens premier, sa puissance – son pouvoir être – la rende apte à travailler au mieux à sa dissipation institutionnelle dans l'ensemble humain, avec toutes les autres forces venues de partout. Il faudrait ici, évidemment, commencer par congédier quelques poncifs sur la caducité de l'humain⁴, qui ne peut, ni ne doit, être

1. Cf. *Hypothèses sur l'Europe*, op. cit., pp. 23-94 (éd. angl., pp. 8-54).

2. Cette liaison de la détermination « continentale » avec la « continence » d'une rétraction sur l'espace terrien fait, pour une bonne part, l'objet des *Hypothèses sur l'Europe*, op. cit.

3. Cf. évidemment Orhan Pamuk, *Istanbul*, Gallimard, 2007.

4. Cf. à ce propos D. Guénoun, « La limite du théâtre », conférence à l'Université de Francfort (2016), <http://denisguenoun.org/écrits-et-reflexions/autres-écrits/la-limite-du-theatre-frankfurt-13-février-2016/>.

simplement et schématiquement dépassé, pour la simple raison que l'humain n'est rien d'autre que le mouvement de son autodépassement. Humain n'a jamais eu d'autre sens que cette transcendance de soi et sur soi, auprès de laquelle les songeries post-humaines font pâle figure. En tout cas l'Europe, si elle s'affirme et s'inscrit dans sa vertu foncière, ne peut employer cet entrain, *comme elle l'a toujours fait*, qu'à préparer son extinction institutionnelle par relève dans l'humain lui-même relevé, comme un pari. C'est pourquoi il faut souhaiter à l'Europe le plus vif des avenir. Il ne s'agit en rien de la voir s'éteindre comme culture, modes de vies, histoire, tradition, héritage, transfert séminal. Mais de la laisser œuvrer, par cette force interne, à l'élaboration de formes politiques réunissant l'ensemble des humains dans une proposition partagée. On comprend sans peine que cette mutation ne pourra se faire, pour des raisons d'essence et de naissance, que dans le mouvement d'une reconsidération complète du rapport entre Europe et Islam.

De cette élaboration, pourquoi l'Europe serait-elle un des lieux ? Pas le seul évidemment, mais l'un parmi d'autres, non le moindre ? C'est parce qu'elle est un bouillon de fermentation de l'universel. À quels signes cela peut-il se détecter, même pour des yeux rétifs ? Nommons-en trois, pour aller vite. Puisqu'il s'agissait de cartes, regardons celle de l'abolition de la peine de mort : c'est la carte de l'Europe. Espérons que cette limite va bientôt se dissoudre, mais, à cette heure – un siècle et demi après les prophéties hugoliennes – elle est tracée. La forclusion de la peine de mort est l'affirmation, transcendante et tranchée, d'un respect inconditionné pour tous les humains, même les pires, criminels abominables à qui ce respect pourrait être refusé¹ – mais dans le refus de ce refus l'universel dépose sa marque. Deuxième signe : l'unification européenne est la première aventure transnationale majeure, qui n'ait pas encore échoué. Les États-Unis sont un projet interétatique. Les Nations Unies une vision internationale. Ni les uns ni les autres n'ourdissent un tissage transnational, une relève de la nationalité. Les USA ne cessent d'affirmer leur origine comme naissance d'une nation. L'ONU pose la nation comme son élément insécable. Or la nation n'est ni le pays, dans l'attachement charnel qu'il induit, ni même la patrie, défendue devant le danger : la nation est la forme, génialement inventée, de l'universel enclos entre des frontières. L'Europe n'est pas une nation, mais formule une proposition de soulèvement de la nation à un niveau supérieur où elle se transcende. Ce qui ouvre l'œil devant le troisième signe, le plus patent, le plus affiché : tous ceux qui détestent la fraternité humaine, le lien charnel et concret qui nous lie à chaque enfant d'humain où qu'il naisse, qui ne veulent pas d'une solidarité transcendante faisant prévaloir la communauté humaine sur tous les voisinages, tous, sans exception ni limite, haïssent l'Europe, et le font savoir. Europe et fraternité humaine sont liées du sceau de cette commune aversion.

C'est pourquoi nous l'aimons, passionnément. En elle, par elle et à travers elle, jusqu'au dépassement qui la déloge d'elle-même, nous aimons l'humain qu'elle nous apprend à rejoindre dans son excès sur soi. Elle n'est pas seule en cela. De tels ferments de la conjuration universelle se trouvent désormais dans tous les paysages. Mais elle y concourt, vivement. Et nous la voulons affirmée dans son européanité transportée, pour y concourir encore, plus et mieux. C'est bien là une ardeur passionnelle. Toute

1. Cf. les écrits de Hugo sur « l'Affaire Tapner », par exemple dans Hugo, *Le Dernier jour d'un condamné suivi de Claude Gueux et de l'Affaire Tapner*, Le Livre de Poche, Classiques de poche 1989.

passion porte pour marque d'être ce qui simultanément nous effondre et nous soulève, nous déloge de notre abri en sous-sol, et nous fait sentir absolument vivants – dans la caducité vivante de notre figure (la vie même), l'obsolescence de soi et du soi.

Paris-en-Europe (et ailleurs), septembre 2017.